

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 25 (1975)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Réponse au professeur J.-Claude Piguet  
**Autor:** Keller, Carl-A.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-381049>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## RÉPONSE AU PROFESSEUR J.-CLAUDE PIGUET

Mon cher collègue,

Loin de moi de considérer votre lettre comme une provocation en duel. Je tiens plutôt à vous remercier de l'occasion que vous m'offrez de dialoguer avec un philosophe et de préciser ma pensée. Le dialogue avec le philosophe est indispensable au théologien et il le sera de plus en plus. Il faut en effet que la théologie sorte de la captivité babylonienne où elle s'est laissé entraîner par les positivismes scientifique et historique d'abord, par le réductionnisme marxiste et psychanalytique ensuite ; il faut qu'elle retrouve sa beauté perdue, qu'elle soit rendue à la mission glorieuse que Dieu lui a confiée. Pour y arriver, elle doit renouer avec la grande tradition de la métaphysique occidentale — tradition qui n'est pas morte mais vivante dans la mesure où nous la voulons vivante — et elle a besoin du philosophe qui accepte de suivre sa démarche avec la bienveillance et la fermeté d'un vrai maître à penser.

Il me semble toutefois que votre salutaire remise en question repose en partie sur des malentendus, dus sans doute à un manque de clarté dans la présentation de mon exposé. Peut-être faut-il admettre que le préambule de mon chapitre trois n'est pas assez explicite. Vous m'attaquez en effet comme si les cinq points qui y sont mentionnés représentaient ma propre pensée, alors que je tente simplement de comprendre un peu en profondeur les phénomènes que je rappelle brièvement au début de mon exposé. Mon but était de respecter le principe de l'*épochè*, de me livrer à une analyse de type phénoménologique telle qu'elle est couramment pratiquée en histoire des religions et en science de la religion. Les cinq points sont des éléments d'analyse phénoménologique et ils n'expriment pas nécessairement mes convictions personnelles concernant les thèmes qui y sont abordés.

Il est vrai que dans les chapitres quatre et cinq j'abandonne le costume du phénoménologue pour l'échanger contre celui du théologien. J'y maintiens en effet que face aux phénomènes observés et analysés, la théologie doit résister à la tentation de « liquider » la recherche spirituelle contemporaine au moyen d'une explication réductionniste et se laisser au contraire interroger par ceux qui poursuivent cette recherche. Elle doit se laisser interpeller, tout en demeurant fidèle à sa vocation première : élaborer un discours sur Dieu dans l'attente que le discours sur Dieu devienne discours de Dieu lui-même. Je n'invite nullement la théologie à prendre à son compte les cinq motifs fondamentaux de la recherche religieuse du monde moderne, mais je souhaite qu'elle opère un retour sur soi et qu'elle procède à une révision et à un élargissement de sa christologie, de son anthropologie et de sa gnoséologie (c'est-à-dire de la connaissance théologique saisie dans son essence), sur la base de certaines vérités de la tradition chrétienne, anciennes mais hélas oubliées depuis un certain temps.

Je pourrais arrêter ici ma réponse à la première partie de votre lettre, les reproches que vous m'y faites s'adressant en réalité à nos contemporains et non au phénoménologue qui essaie de comprendre leur quête spirituelle. Mais puisque je conseille aux théologiens d'examiner très attentivement les motivations profondes de l'homme de notre temps (celles que j'ai essayé d'identifier dans le chapitre trois de mon exposé), je veux bien vous répondre en son nom, mais sans pour autant renier mon métier de théologien.

I. Nos contemporains sont à la recherche d'un « principe transrationnel », recherche que vous qualifiez de rationaliste puisqu'elle ignore l'existence de plusieurs types de rationalité, dont celle de la foi. Par « principe trans-rationnel » j'entends un principe transcendental qui est identifié et saisi par le sujet humain comme source et fondement de toute opération rationnelle, mathématique, scientifique, philosophique, théologique ou simplement de bon sens. Comme nos contemporains (ceux dont il est question ici !) ne savent que faire du message chrétien et que de toute façon ils ne supportent pas la coexistence, lourde de conflits insolubles, de deux types de rationalité (rationalité scientifique d'une part, rationalité propre à la foi de l'autre), la « rationalité de la foi » qui vous est chère ne les intéresse pas. Quant à moi — théologien ! — je dirais que la « rationalité de la foi » est très exactement la condition trans-rationnelle de toute rationalité : la foi se définit par la relation au Christ puisque le croyant vit dans et par le Christ ; or, le Christ étant le support transcendental de l'univers et de tout ce qui est créé (Col. 1,17), la foi est identique à la connaissance de ce qui constitue le fondement,

l'origine et le sens de tout ce qui est créé. S'il existe donc une rationalité de la foi, elle ne saurait être que la base transcendantale de toute rationalité qui scrute l'univers et qui en décèle (ou en établit) les structures.

2. Vous me reprochez — mais je corrige tout de suite : vous reprochez à nos contemporains — qu'aveuglés par le rationalisme traditionnel ils tournent le dos à la raison. Or il ne s'agit précisément pas d'une fuite dans l'irrationnel. Mais la rationalité scientifique a produit de nos jours un tel foisonnement de doctrines et de modèles d'action contradictoires que l'homme moderne (dans la mesure où il fait usage de sa raison !) n'y trouve plus son chemin. Il cherche donc à acquérir une connaissance totale, englobante, une clé de toute connaissance, un principe régulateur du savoir scientifique devenu trop encombrant et échappant de plus en plus au contrôle de l'individu. Il est possible que ce principe régulateur ressemble à la sagesse des hommes de science d'autrefois, mais ce qui le caractérise de nos jours c'est son caractère transcendental et trans-rational.

3. Il va sans dire que toute expérience initiatique, loin de se dérouler uniquement dans l'intérieurité, implique ou provoque un changement d'attitude dans les rapports du sujet au monde. Le propre de l'initiation est d'être une expérience « intérieure » (qui toutefois est en général conditionnée par, et accompagnée de, rites « extérieurs ») qui débouche sur une nouvelle manière d'être dans le monde : grâce à l'initiation, le sujet découvre sa vocation, le rôle qu'il est appelé à jouer, et il est prêt à l'assumer activement. Pour le chrétien, l'initiation se produit au moment précis où il prend conscience du Christ en lui, moteur de son existence.

4. Que vous l'admettiez ou non, les personnes que je cite dans mon exposé sont persuadées qu'elles représentent le monde et la civilisation de demain. En ce qui concerne mes propres convictions, je suis à ce point théologien que je fais confiance à la théologie que je souhaite et qui sera celle de demain : elle contribuera puissamment à façonner le monde !

5. Armés d'une spiritualité qui les relie à un principe ultime, nos contemporains entendent construire activement le monde nouveau, non l'attendre passivement ; mais ce ne sera évidemment pas le monde technocrate « aveuglé par le rationalisme » (pour reprendre votre expression) que nous connaissons aujourd'hui. L'unique différence entre eux et le chrétien — différence dont on ne saurait sur-estimer la portée — réside probablement dans le fait que pour le chrétien le principe ultime qui doit régler toute connaissance et toute

pratique ne se trouve pas dans une entité quelconque mais qu'il est identique au Christ, fondement de l'univers.

\* \* \*

Dans la deuxième partie de votre lettre, vous me prêtez des affirmations et des intentions que je ne trouve pas dans mon texte. Je peux vous assurer que je ne désespère pas de la théologie. Comme vous, je crois en ses « *vertus curatives* », et j'ajouterais exactement comme vous « à condition que ce médecin ne devienne pas lui-même malade sous prétexte de mieux soigner ». A mon avis, la théologie actuelle est malade, pour ne pas dire agonisante, et sa maladie est incurable aussi longtemps qu'elle s'obstine à vouloir exciter la gourmandise du monde avec des pâtisseries croustillantes nommées « théologie de la mort de Dieu », « théologie de l'espérance », « théologie de la libération », « théologie de la révolution » et autres « théologies du développement », et aussi longtemps qu'elle se cantonne dans l'éthique — dans l'éthique sociale, si vous me pardonnez ce pléonasme. Comprenez bien, je ne prétends nullement que les choses que je viens de mentionner soient des thèmes à bannir des recherches de la théologie. Mais je déclare malade, incurablement malade, une théologie dont « l'alpha et l'oméga » est autre chose que Celui qui est « l'Alpha et l'Oméga » (Ap 1,8), donc l'Alpha et l'Omega de toutes choses, le début, le sens et la fin de tout ce qui existe, de moi-même aussi bien que de ma connaissance. Je déclare condamnée et irrémédiablement moribonde une théologie qui cherche uniquement à flatter le monde et à le « construire » alors qu'elle devrait apporter au monde la connaissance de Celui qui le dépasse radicalement mais qui seul le fait subsister.

Je ne suis rien si je ne subsiste pas en Dieu ; comment ai-je pu faire naître en vous le sentiment que selon moi l'homme serait capable de « se faire Dieu » ? Je me suis certainement exprimé bien maladroitement, et je vous en demande pardon. La prétention que l'homme pourrait « se faire Dieu » est exactement le contraire de ma pensée. Il me semble pourtant que, tout au long de mon exposé, j'ai pris le soin de ne pas confondre le sujet humain et le sujet divin, de faire une distinction aussi nette que possible entre le sujet humain empirique — l'homme qui est intellect, « âme » et corps en une personne unifiée — et la « réalité intime de l'homme », la « base même de son être », sa « nature véritable », le « souffle de Dieu en nous », donc une force divine, une présence divine en l'homme qui le relie irrévocablement à Dieu qui est Dieu, radicalement distinct du sujet humain empirique. Il existe un sujet humain, une personne humaine — intellect, psychisme, corps — qui vit et qui agit, mais qui vit et qui agit uniquement parce qu'une dimension divine en lui le fait vivre et agir.

C'est cette dimension divine en nous — la dimension en laquelle nous subsistons (Col 1,17) — que la théologie devrait nous faire découvrir. Quand Dieu n'est plus l'objet de *ma* connaissance théologique mais le sujet de *sa* connaissance qui opère en moi, et quand le sujet divin — la dimension divine en nous, l'Esprit qui nous fait vivre — éclaire le sujet humain, le prend en charge, en fait son instrument docile, la dimension divine qui constitue le fond de mon être peut se réaliser.

Je précise que ces idées ne sont nullement étrangères à la tradition réformée : elles ont déjà été formulées, dans le langage de son époque, par Ulrich Zwingli lui-même. Je pense en particulier à son sermon « von klarheit und gwüsse des Worts Gottes » (1523).

Voilà donc, mon cher collègue, les réflexions que m'inspire votre réaction. Je vous sais gré d'avoir suscité cette mise au point. Je souhaite ardemment que ce ne soit cependant pas là une simple mise au point mais qu'au contraire votre lettre s'inscrive dans un dialogue de plus en plus ample entre la théologie et la philosophie.

CARL-A. KELLER.